

PORTRAIT D'UN GATTIÉROIS

Pourriez-vous résumer les actions d'AFRICA en quelques chiffres clefs ?

AFRICA en résumé depuis 1986 : c'est trente-trois années d'engagement dans l'humanitaire de développement. Mais AFRICA se pratique à pied et pas en 4x4. Nous agissons dans douze villages dans un espace de 100 km, au pied de la falaise de Bandiagara, de Bamba à Nombori. C'est un peu comme ici, avec nos villages au pied de la lignée des Baous, du Broc à Fayence pour exemple, avec des altitudes entre 300 et 850 m... Les Dogons sont des agriculteurs et représentent une population d'environ 20 000 habitants. Un bilan : nous suivons six écoles de premier cycle pour les fournitures scolaires et avons quatre centres d'alphabétisation (2 000 élèves). Nous avons aussi créé trois centres de santé locale, suivis par six aides-soignants et des matrones formées. Avec les comités des femmes, nous avons créé une douzaine de caisses ou banques de microcrédits. En 2006, ce fut une « (r)évolution face au monde des anciens et à l'autorité patriarcale ». En matière hydraulique, c'est plus de cent puits réalisés et des travaux d'homme comme les micro-barrages, des radiers ou des pistes pour charrettes...

Quels sont les meilleurs souvenirs de cette aventure familiale ? En quoi l'implication de votre épouse a-t-elle pu être complémentaire de la vôtre ?

Pour une implication aussi forte dès 1986 et à 43 ans, il faut chercher la femme ! Chantal, professeur en sciences de la terre, est passionnée autant que moi et elle a été plus souvent au pays dogon que moi (38 fois). On pourrait appeler cela une addiction familiale. Pourtant, nous y avons conduit des médecins qui n'ont rien diagnostiqué de grave. Au contraire, cela a donné du sens à nos vies trop souvent égoïstes. Nos enfants, de nombreux amis, des guides de montagne et des clients ont également partagé nos missions. Tous ont été des membres d'AFRICA à un moment.

Si vous deviez évoquer un souvenir de votre première et dernière mission, quels seraient-ils ?

Notre premier voyage a été épique, avec une guerre de huit jours déclarée en décembre 1985 entre le Burkina Faso et le Mali. Ce fut un séjour très difficile, où nous vivions en autonomie totale avec de l'eau, du marigot à filtrer et un traitement paludéen très violent, avec la trouille au ventre accrue, générée par l'immensité du Sahel.

Notre dernière mission fut en décembre 2011, avec de l'inquiétude et après les enlèvements de deux otages français. Puis ce fut la guerre au Nord en 2012 et depuis la présence de l'armée française à Gao et à Sévaré, à seulement 100 km du pays dogon. Depuis, nous n'y allons plus physiquement mais continuons nos actions.

Quelles sont vos nouvelles méthodes de travail sur le terrain ?

Je suis devenu leur « coach entraîneur à distance » de Gattières. Les règles sont très strictes ; pour un objectif



non abouti ou de l'argent détourné, nous cessons nos actions dans le village. Et nous n'avons pas eu d'incident depuis 2012 ! À réception d'un crédit, le récipiendaire me téléphone devant témoin. Et cela marche tout autant que quand nous faisions nos missions. Ce qui va nous manquer, c'est une nouvelle génération de bénévoles. Il devient difficile pour nous « de fixer l'espoir des Dogons au Mali face au terrorisme islamiste ». Mais aussi face aux brigands et gangsters qui font des razzias dans tout le Sahel. Les rivalités entre Dogons, Peuls, Bozos explosent. Pour nous, les fonds sont difficiles à trouver dans un monde qui a ses pauvres et qui s'est institutionnalisé.

Qu'est-ce qui vous pousse à aller toujours de l'avant ? Quels sont vos projets ?

Ce qui nous pousse à continuer, c'est notre réussite, comme en sport. Nous avons induit en moyenne 15 000 € par année. Aujourd'hui, les Dogons sont abandonnés par leur gouvernement et les ONG. L'Europe doit réviser sa politique de coopération et de développement avec l'Afrique. **Si nous ne gérons pas leur démographie et une agriculture d'autosuffisance alimentaire**, ils vont migrer. Nous sommes en surproduction dans les pays développés et notre démographie décroît... chez eux c'est l'inverse. Il faut y réfléchir !

Propos recueillis par le service communication